

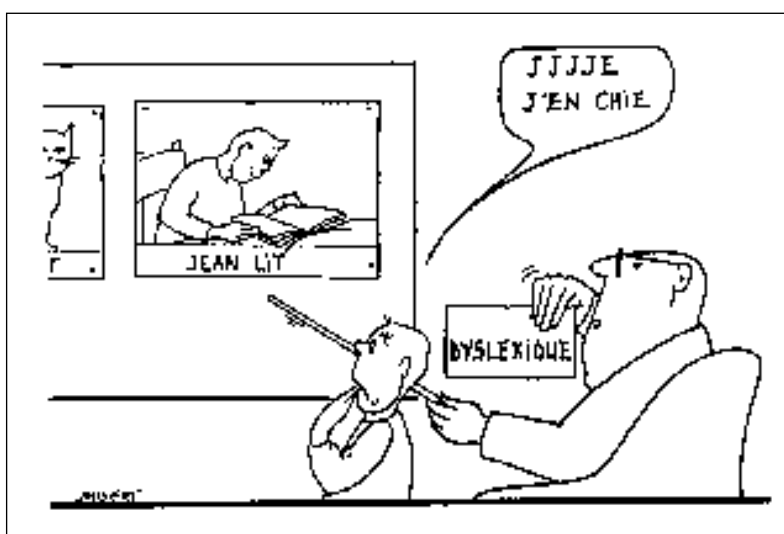
Des idées reçues sur la dyslexie, la méthode globale et l'illettrisme

L'intervention de J. Fijalkow (université de Toulouse - Le Mirail) lors du colloque « Défendre et transformer l'école pour tous » (Marseille - Octobre 1997) (1) aurait pu s'intituler « Dégonflons les ballons de baudruche ».

En effet, elle s'attache à cerner et à relativiser les notions de lecture à travers trois termes que l'on rencontre fréquemment dans le discours médiatico-politique actuel, à savoir : la dyslexie, la méthode globale et l'illettrisme.

On ne peut que constater, tout d'abord, l'importance quantitative du discours sur la lecture au sein duquel la dyslexie fait figure de « vieille dame centenaire, puisqu'elle est née avec la scolarité obligatoire ». On s'est d'abord adressé aux médecins qui, évidemment, ont donné une réponse médicale : la dyslexie serait « une blessure cérébrale entraînant des troubles du langage parlé et de la lecture ». Cette hypothèse légitime n'a pas été validée. Néanmoins, le discours continue dans ce sens. Il augmenterait même !

Le fondement organique de ces difficultés a été contesté et a entraîné de nombreuses réactions : les causes de ces troubles seraient plutôt d'ordre environnemental (pédagogiques, psychologiques, affectives). Ces débats ont abouti à une définition établie en 1968 par les neurologues. Définition plus modeste, ne disant d'ailleurs pas ce qu'est la dyslexie, mais la caractérisant comme « des troubles se manifestant dans l'apprentissage



de la lecture «... une inaptitude cognitive fondamentale d'origine constitutionnelle ».

Bel aveu d'ignorance, pourtant accepté !

La définition populaire renvoie à des phénomènes d'inversion dans la lecture.

Ce qui demeure, c'est que la dyslexie est un problème spécifique de la lecture, difficile à définir, qui entraîne donc une certaine inquiétude.

Sur le plan quantitatif, le débat sur la définition entretient le mystère. Sur le plan de la recherche, une étude a été menée par des neurologues américains portant sur deux groupes d'enfants mauvais lecteurs, mais dont l'un répondait à un certain nombre de critères, l'autre non. Pas

de différence notable entre les deux groupes.

Néanmoins, l'idée persiste.

En conclusion – provisoire, sans doute – on peut dire que « la dyslexie n'est pas un concept scientifique mais une construction idéologique ».

Quant à la méthode globale, elle n'est pas jeune non plus !

On situe son origine vers 1900, avec le Dr Decroly. Dans les années 70, l'AFL, par son approche idéo-visuelle de la lecture, a relancé le débat. Là encore, comme pour la dyslexie, il est bien difficile de trouver une définition. D'ailleurs Decroly n'avait rien dit à ce sujet.

La définition populaire situe la méthode globale uniquement par opposition à « ce qui n'est pas le B.A.

BA ou tout ce qui n'est pas enseignement traditionnel de la lecture ».

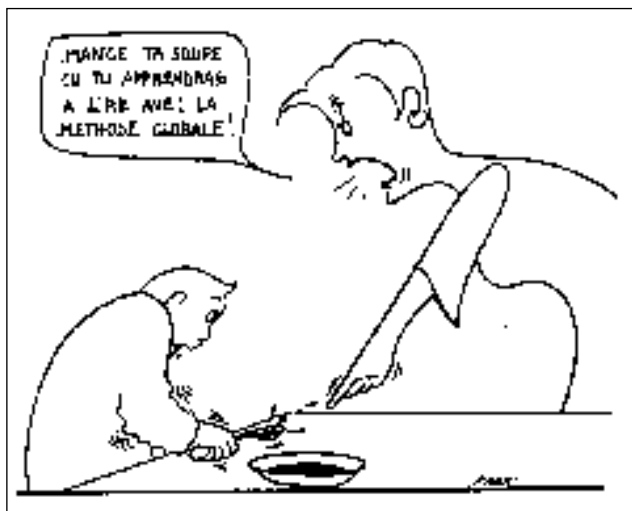
Quantitativement, il est difficile de chiffrer le pourcentage de maîtres ou de classes concernées. Il y a quelques années, une recherche a été faite sur les pratiques d'enseignants : 1 250 d'entre eux ont répondu (soit la moitié des personnes sollicitées). 20 % seulement avaient leur pratique sur le sens, et ce avec une extrême prudence.

Soulagement à tous les niveaux.

Cette méthode insaisissable « remplissant la fonction de l'Arlésienne » est néanmoins tenue pour responsable de l'échec en lecture, en orthographe. Or, peu d'évaluations ont été faites et de plus, elles sont très contrastées (plutôt positives dans les pays anglophones). Quelques études (en laboratoire) se sont centrées sur les aspects relatifs au code et n'aboutissent pas à des conclusions très claires.

Cette méthode globale apparaît donc surtout comme un être fantomatique qui effraierait les populations « par les audaces pédagogiques de maîtres irresponsables ». Là encore : un débat idéologique et non scientifique.

A propos de l'illettrisme, J. Fijalkow souligne que cette notion (proposée



en 1980 - reprise par l'AFL) a rencontré un succès réel.

Alors que l'analphabète ne sait rien, l'illettré, lui, a des connaissances, mais insuffisantes. Bien souvent, l'amalgame est fait entre ces deux mots. Quelles en seraient les causes ?

Des hypothèses sont faites en termes d'oubli. Le rapport Fauroux parle de défection de la famille, des méthodes d'apprentissage dites modernes.

Dans un entretien avec un journaliste de la revue *Débats*, Roger Fauroux affirmait :

« Même dans les écoles dites « normales », vous enregistrez des taux d'illettrisme insupportables. Je crois que les méthodes d'enseignement en sont pour partie responsables. Il me semble qu'à un certain moment, au début des années 70, on a mal dirigé l'effort des enseignants. Les sciences de l'éducation ayant fait un bond en avant... on a négligé les données élémentaires de l'apprentissage, l'effort, l'émulation, la récompense. Toutes vieilles recettes qui ont été bannies au profit de méthodes dites « modernes », lesquelles ont sorti l'école de ses rails pour vingt ans. Comme l'inertie du système est considérable, les effets sont encore sensibles... »

Ce phénomène d'illettrisme a-t-il pris de l'importance ?

Il y a probablement exagération : l'ADEP (2) situe le problème aux alentours de 10 % (on est loin des 40 % cités par un récent numéro du *Point* !) : en 1995, 14 % des jeunes auraient quitté l'école sans diplôme et 8 % auraient été détectés par l'armée, au niveau des conscrits, chiffres qui, en fait, montrent une baisse de l'illettrisme.



D'ailleurs, si on compare les résultats à des tests standardisés, on s'aperçoit que le niveau des conscrits a augmenté de plus de 20 % entre 1971 et 1992. Menée en 1991, l'étude comparée de l'Association internationale pour l'évaluation de l'enseignement (IEA) fait apparaître que les élèves français de 9 ans sont en seconde position des pays de l'OCDE pour la maîtrise de la lecture.

Selon J. Fijalkow, le discours qui nous est tenu est un discours de « déploration entre mythe et marché » qui ne s'appuie pas sur des faits précis, qui ne tient pas compte de l'allongement de la scolarité et de l'amélioration des résultats. En fait, il s'agit d'un problème d'enfants en échec (aussi bien en lecture qu'en math). Il y a un formidable décalage entre ce que savent les chercheurs et ce que disent les médias. Le discours tenu à propos d'illettrisme dans les médias n'est pas un discours informatif, il est centré non sur l'objet mais sur le consommateur (et non sur le citoyen).

L. Corre - X. Nicquevert

(1) Voir compte rendu de ce colloque dans *Le Nouvel Éducateur* n° 95 de janvier 1998.

(2) ADEP : Agence pour le développement de l'éducation permanente.